NOTICE HISTORIQUE

SUR LE

DOCTEUR JENNER.

Prix: 1 fr. 75 c.

SE VEND AU PROFIT DES PAUVRES DE NANCY.

Le produit en est distribué par le Bureau de Charité.

A Nancy, chez M.me V.e BONTOUX,		
Strasbourg, LEVRAULT,		*Libraires.*
Paris, GABON,		

On y trouve aussi les trois derniers ouvrages du même Auteur, notamment son *Voyage en Italie.*

NOTICE HISTORIQUE

SUR LE

DOCTEUR JENNER,

AUTEUR DE LA DÉCOUVERTE DE LA VACCINE,

SUIVIE

DE NOTES EXPLICATIVES;

Par LOUIS VALENTIN,

DOCTEUR EN MÉDECINE, CHEVALIER DES ORDRES DE ST.-MICHEL ET DE LA LÉGION D'HONNEUR, MEMBRE DU CONSEIL MUNICIPAL DE LA VILLE DE NANCY ET DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES D'EUROPE ET D'AMÉRIQUE.

SECONDE ÉDITION

REVUE ET AUGMENTÉE.

Une vérité appartient à celui qui la prouve.
LA HARPE.



NANCY,

HISSETTE, IMPRIMEUR DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES SCIENCES, LETTRES ET ARTS.

1824.

AVERTISSEMENT.

Je ne présumais pas que cet opuscule, destiné à un double but, serait sitôt épuisé. Flatté du bon accueil qu'il a reçu tant en France que chez les étrangers, et surtout de celui du Roi et de la Famille royale, j'ai cru devoir en publier une seconde édition, avec quelques corrections et des additions : comme la première, son produit est consacré au soulagement des indigents.

Nous sommes redevables de son prompt écoulement à S. Exc. le Ministre de l'intérieur, à plusieurs de MM. les Préfets, principalement à celui de la Meurthe, qui a donné la première impulsion. Il entrait dans les vues bienfaisantes de ces chefs de l'administration, non seulement de contribuer à faire connaître la vie et les travaux d'un homme vertueux, à qui le genre humain a tant d'obligations, mais encore d'offrir un tableau précis des circonstances de sa découverte, que l'expérience de vingt-cinq années a déjà appuyée de toutes les preuves de conviction, afin d'affermir et d'étendre de plus en plus la confiance dans l'inoculation de la Vaccine. La postérité redira tout ce que la Nation française doit à leur sollicitude, depuis l'introduction de cette heureuse pratique par le D.r Odier de Genève, à Lyon et dans une partie du midi de la France; ensuite par les conseils de M. le Duc de Larochefoucault-Liancourt, au moyen

d'une réunion de souscripteurs ; par le D.r Woodville de Londres, et par le Comité central de Paris, maintenant réuni à l'Académie royale de Médecine.

Le D.r Baron, savant médecin de Gloucester, qui a assisté aux derniers moments de Jenner, et qui est chargé d'écrire sa biographie, a mandé que ma *Notice est un document intéressant et authentique extrêmement exact*, et qu'elle suffira pour satisfaire la curiosité publique en attendant le travail auquel il se livre.

En Amérique, on a publié dans le *Newyork medical repository*, novembre 1823, pag. 218, un extrait de cette Notice : on y dit que c'est une belle collection de faits, d'anecdotes et d'observations expérimentales qu'aucun médecin ne doit ignorer. Qu'il me soit permis d'en citer un passage : « The historical Notice Was Written by a particular friend and admirer of Jenner, L. VALENTIN, a Physician Well Known in this country from several years residence and professional practice, Who left here for Europe at the period of the first experiments on the nature of the Variola Vaccina. He passed over to England, Visited Jenner, travelled through the several counties Were the Vaccine Virus Was obtained, etc..... De Carro of Vienna, Sacco of Italy, Waterhouse of America, and VALENTIN of Nancy formed as it Were, a college of trustees for the distribution of this preventive throughout the World ».

NOTICE HISTORIQUE

SUR

LE D.r ÉDOUARD JENNER.

JENNER n'existe plus; l'Angleterre déplore sa perte; l'humanité en gémit. Celui qui fut le plus utile aux hommes en découvrant la Vaccine, et qui leur donna ce préservatif contre la plus hideuse maladie, est mort à Berkeley le 26 janvier 1823, à 74 ans. Comblé des honneurs et de la reconnaissance de sa nation, il emporte dans l'éternité le titre de *Bienfaiteur du genre humain*. Son nom est immortel. Ses vertus publiques et privées ont mis le sceau à tout ce qui peut faire le complément d'un intéressant panégyrique; mais il ne m'appartient pas de l'entreprendre.

Un de nos poëtes a dit :

« *L'amitié d'un grand homme est un bienfait*
« *des Dieux* ».

Si l'avantage de ce sentiment me fut en quelque sorte départi par Jenner; si, pendant plusieurs années, j'eus le bonheur d'entretenir avec lui une correspondance suivie, après avoir fait en 1803 un voyage pour le connaître, pour en recevoir des leçons, et après avoir visité le berceau de la Vaccine, j'ose espérer qu'en faveur de ces motifs, on m'excusera d'essayer ici de lui payer un tribut de gratitude, et de mêler quelques pleurs à ceux de ses

nombreux amis et de ses admirateurs. Le précis de l'histoire de sa découverte suffirait seul pour son éloge.

Édouard Jenner, né le 17 mai 1749, était le plus jeune des fils du Réver. *Étienne Jenner*, recteur de Rockhampton et vicaire de Berkeley dans le Gloucestershire. Son père possédait des propriétés considérables dans ce Comté; il y vivait indépendant et sans avoir besoin de solliciter aucun avancement dans l'état ecclésiastique. Sa mère était fille d'un ministre de l'église anglicane, *Henry Head*, prébendé de Bristol, vivant à Berkeley. Jenner ayant perdu son père de bonne heure, fut dirigé dans ses études par son frère aîné Étienne, qui lui prodigua ses soins et sa tendresse. Il avait un second frère nommé Henry : l'un et l'autre étaient ecclésiastiques. Le dernier était père de *Henry* Jenner, chirurgien de Berkeley, qui a beaucoup contribué à la propagation de la Vaccine, et dont le nom paraît souvent dans l'histoire de cette inoculation.

Après avoir fini ses études classiques à Cirencester et avoir appris les premiers principes de la chirurgie chez Daniel Ludlow, de Sodbury, il entra à Londres en 1770, chez le célèbre Jean Hunter, le plus grand anatomiste de l'Angleterre, dont il fut, pendant deux ans, l'élève particulier. Le maître s'aperçut bientôt des heureuses dispositions de son disciple, des belles qualités de son âme, et il réussit à développer en lui le germe du vrai talent. L'amitié qu'il lui portait ne cessa qu'à sa mort. Les condisciples de Jenner assurent que Hunter avait tant d'estime pour lui et une si

haute idée de ses lumières, qu'il lui offrit une association dans ses travaux qui étaient extraordinairement lucratifs. Hunter désirait donner des leçons d'histoire naturelle sur un plan très vaste; il connaissait l'ardeur et la persévérance de Jenner dans les recherches sur cette science : une pareille acquisition eût été pour lui d'un grand secours.

Ni les avantages considérables d'une association aussi honorable, ni ceux qu'on lui offrait aux Indes-Orientales, ni le choix qu'on avait fait de lui comme naturaliste pour le premier voyage du capitaine Cook avec sir Joseph Banks, ne purent détourner Jenner de ses plus douces affections, surtout de celle qu'il portait à son frère. Rien, selon lui, n'était au-dessus des charmes de son pays natal. Il retourna à Berkeley et y exerça sa profession avec des succès qui lui firent bientôt une réputation digne de son mérite.

En 1788, Jenner épousa Miss Catherine Kingscote, sœur du colonel Robert de Kingscote, dans le Gloucestershire, famille respectable et des plus anciennes de ce Comté, de laquelle il a eu deux fils et une fille. Ses occupations devenant beaucoup trop étendues et fatigantes par l'exercice des deux branches de l'art, il abandonna la chirurgie, reçut le grade de docteur en médecine, et se procura plus de loisirs pour cultiver la physiologie et l'histoire naturelle. Son amour pour ces sciences lui avait cependant fait trouver, quelquefois auparavant, des occasions propres à satisfaire son inclination favorite. J'ai vu dans le magnifique muséum de J. Hunter, des préparations auxquelles il avait travaillé.

Aidé par l'observation réelle et par des conjectures habilement appliquées, il éclaircit un point d'ornithologie jusque-là très obscur; c'est celui qui est relatif au coucou, à la ponte de la femelle dans le nid d'autres oiseaux, au moyen qu'emploient les coucous, à peine éclos, dans le nid du moineau des haies, pour en expulser les œufs ou les petits moineaux, et usurper ainsi le domicile de ces derniers. L'originalité de pareilles recherches, qui sont pleines de sagacité, excita l'attention des naturalistes. On publia son mémoire en 1788, dans les transactions philosophiques sous ce titre : *Observations on the natural history ofthe Cuckow*. Bientôt après il fut élu membre de la Société royale de Londres.

Parmi les découvertes de Jenner, faites dans la première époque de son exercice en médecine, on peut compter un procédé nouveau et plus facile pour obtenir du tartre émétique pur; ensuite la cause la plus ordinaire de l'*angine pectorale*, quoiqu'on ait communément attribué à *Héberden* de Londres cette découverte, dont *Smith*, *Macbride*, *Wichmann* et *Odier* ont parlé. Le D.r Parry, résidant à Bath, a publié des Recherches sur cette terrible maladie qu'il nomme *syncope angineuse* (1), dans lesquelles il rapporte l'opinion de Jenner, fondée sur l'autopsie, d'où l'on conclut que la découverte de cette cause lui appartient.

Depuis la publication de ses ouvrages sur la Vaccine, dont nous parlerons bientôt, Jenner a composé différents mémoires; la plupart se trouvent dans les journaux périodiques et dans les transactions medico-chirurgicales de Londres. Il

m'a informé de Cheltenham le 10 septembre 1804, des irrégularités que la pustule vaccinale éprouve quelquefois dans son développement sur des sujets récemment affectés d'éruptions herpétiques. Il me rappelait nos conversations à Londres, dans lesquelles il m'avait prévenu qu'il faut se méfier de ces pustules irrégulières, parce qu'elles n'enlèvent pas à la constitution de l'individu, l'aptitude à contracter la petite vérole. La vaccination ne produit de pustules régulières et préservatives qu'après la guérison de la maladie cutanée. Il m'apprenait qu'il venait de publier un mémoire sur ce sujet (2).

Il en a composé deux autres, à l'occasion desquels il m'a écrit de Berkeley dans le mois de septembre 1809. L'un est relatif à une maladie qui simule la rage et dont les chiens sont affectés; les Anglais l'appellent *the Distemper*. Ceci pourrait vous intéresser, me dit-il, parce que vous vous êtes particulièrement occupé de l'hydrophobie (3) avec laquelle elle a de la ressemblance; mais heureusement elle ne se communique point à l'espèce humaine. L'autre se rapporte à un fait rare, pour lequel il me pose cette question : « Savez-vous si « une femme qui a eu la petite vérole et qui se « trouve entièrement exposée à la contagion va« rioleuse, pendant le dernier mois de sa gros« sesse, communique presque toujours la maladie « à l'enfant dans l'*uterus*? » Il a recueilli deux observations de ce genre (4). En 1822, le Dr. Jenner a encore publié un mémoire sur les avantages des frictions stibiées dans les aliénations mentales (5). Il laisse plusieurs manuscrits que

l'on a confiés aux soins du D^{r}. Baron son ami, à Gloucester, pour les publier.

Mais ce qui établit surtout les droits de Jenner à l'immortalité, c'est sa précieuse découverte des propriétés du *cow-pox* dès l'année 1776 (remarquons bien cette époque); c'est la constance admirable avec laquelle il a conduit ses recherches et la perfection qu'il leur a donnée avant de les publier. Il existait dans les vacheries de son pays, et depuis un temps immémorial, une opinion vague, que ceux qui avaient contracté le *cow-pox* accidentellement, étaient pour jamais préservés de la petite vérole. Il observa les résultats dans le silence de la méditation. Frappé de cette singularité et de la nature de la maladie sur le pis des vaches, il acquit la conviction que l'inoculation de la petite vérole ne produit aucun effet sur ceux qui ont gagné l'affection de ces animaux en les trayant. Ces exceptions le déterminèrent à en faire part aux médecins du voisinage et à demander leur avis. Tous regardaient la chose comme un préjugé populaire, dénué de raison et de preuves; ils s'accordèrent à dire qu'on ne devait point compter sur le pouvoir prophylactique du *cow-pox*. Ceci ralentit son zèle, mais ne l'éteignit pas.

Dans mes différentes conversations avec Jenner, cet excellent homme me donna beaucoup de détails sur les obstacles qu'il avait eus à surmonter. Des pâtres l'ayant conduit pour voir, sur les trayons de quelques vaches, l'éruption qu'ils disaient être véritable, il en inocula de la matière et n'obtint aucun effet : on l'avait trompé; c'était une autre éruption. Il fut alors confirmé dans

l'opinion de ses confrères, et la découverte fut retardée d'environ dix ans. Après ce temps, il vit, sur les tettes, des pustules bien différentes des premières. Il sut alors distinguer qu'il n'y en a qu'une espèce vraie et réellement préservative de la variole, et que toutes les autres sont fausses.

Jenner publia sa découverte au mois de juin 1798. (*An inquiryinto the causes and effècts of the variolæ vaccinæ, a disease discovered in some of the western counties of England, particulary Gloucestershire, and Known by the name of the cow-pox*). Dans cet ouvrage, qui fit une sensation si extraordinaire, il présente vingt-trois observations parmi lesquelles on voit que des sujets, long-temps après avoir gagné le *cow-pox* ou petite vérole des vaches, n'ont pu contracter la variole, quelque moyen qu'on eût employé pour la leur communiquer; on en voit d'autres fournissant du fluide vaccin pour l'insérer à plusieurs enfants ou adultes, puis ceux-ci subissant la contre-épreuve variolique. Enfin l'auteur y émet son opinion sur l'origine de la vaccine, que des recherches approfondies lui ont fait découvrir dans une affection au talon du cheval, appelée en anglais *grease, watery sores*, en français *eaux des jambes*, en italien *giardoni*, mot que l'on avait mal traduit par celui de *javart*.

Dans les premières années, et surtout à Paris, on avait nié cette origine. L'habile vétérinaire, M.[r] Coleman, m'assura, à son collége près de Londres, en présence du D.[r] Voodville, que toutes les expériences qu'il avait tentées et dont ses élèves furent témoins, ayant été infructueuses, il

croyait que cette opinion n'était point fondée. Il refusait toute confiance aux expériences heureuses du D.r Loy. Le D.r Sacco, à Milan, qui s'était également prononcé contre l'idée d'une telle origine, reconnut son erreur et rendit à Jenner une justice complète par une lettre qu'il lui adressa en date du 25 mars 1803, sous le couvert du D.r Woodville. J'étais chez celui-ci quand le paquet arriva. La lettre du médecin italien était ouverte, j'en pris copie pour la communiquer à Paris, et je la remis le soir, 1er juin, au D.r Jenner (6). Ce médecin me dit devant une nombreuse compagnie, avec un grand sang-froid et sans la moindre prétention : vous pouvez être sûr, cher Docteur, que tôt ou tard vos compatriotes seront convaincus de cette véritable source de la Vaccine.

Outre les documents que je venais de prendre sur ce mal local des chevaux, dans plusieurs comtés, il me donna des instructions pour reconnaître ses degrés et le mode nécessaire pour réussir dans les expériences (7). Enfin, on a reconnu depuis, en plusieurs endroits, et à Paris même, que son opinion est entièrement fondée. Voilà donc la source du préservatif bien connue; tandis que nous ignorons encore celle de la redoutable peste variolique, maladie inconnue en Europe jusqu'au 6e siècle. (*Voy. notre Traité historique et pratique de l'inoculation*).

En 1799, Jenner publia des observations ultérieures sur son importante découverte. Il dédia ce mémoire, comme le premier, au D.r Parry, de Bath, où il m'a fait connaître son savant ami.

En 1800 et 1801, il fit paraître une suite de

faits, d'observations, et un précis sur l'origine de la Vaccine. Il dit explicitement dans ce dernier, qu'il avait commencé ses recherches depuis environ vingt-cinq ans. On voit par les faits consignés dans son premier écrit, que des sujets furent inoculés de la petite vérole, sans en avoir ressenti les effets, 25, 27, 38 ans après avoir eu la variole des vaches. Mais on lit dans celui de 1800, qu'une personne avait contracté celle-ci cinquante-trois ans avant qu'on essayât sur elle l'action de la matière variolique. « Comme cette contre-épreuve a complètement réussi, je ne pense pas, dit-il, qu'il puisse rester maintenant le moindre doute dans l'esprit d'un être raisonnable ». Ces preuves consolantes et irréfragables attestent que l'effet du préservatif, dûment appliqué, est permanent.

On a fait beaucoup de recherches, on a fouillé partout dans la Grande-Bretagne, pour savoir si l'on avait eu, dans les temps passés, quelques notions sur la variole des vaches, et si on l'avait vue se communiquer à des individus humains. Tout ce qu'on a pu apprendre a prouvé que le *cow-pox* existait depuis long-temps dans plusieurs comtés (on en compte quatorze), et qu'on lui avait reconnu la propriété de préserver de la petite vérole. Mais cette propriété n'était connue que de la basse classe du peuple. Le D.r Gibbs m'a dit à Bath, chez le D.r Haygarth, que son père allant à l'université d'Oxford, quarante ans avant la découverte de Jenner, demanda à son domestique, en y arrivant, s'il ne craignait pas la petite vérole qui régnait dans la ville; que celui-ci lui répondit qu'il ne la prendrait pas, parce qu'il avait eu, au

bout des doigts, le *cow-pox*, connu dans le Weltshire pour être l'antidote de la maladie.

Jenner m'a raconté une autre anecdote qui remonterait au temps de Charles II. La duchesse de Cleveland, femme très-jolie et favorite de ce prince, raillée par quelques-unes de ses compagnes sur ce qu'elle pourrait bientôt déplorer la perte de sa beauté en gagnant la petite vérole qui faisait des ravages dans Londres, leur répondit qu'elle n'en avait aucune crainte, attendu qu'elle avait eu dans son pays une maladie, le *cow-pox*, qui en préservait (8).

On n'a point trouvé la variole des vaches en Écosse, ni dans la principauté de Galles; on croit qu'elle était connue en Irlande depuis cinq cents ans, sous le nom celtique de *shinach*. Le D.r Barry de Cork, dit que la mère d'une personne l'avait contractée depuis trente ans, et sa grand'mère depuis cinquante. (*Ring's Treatise*, *p.* 352 *et* 485).

On a dit: puisque la chose était connue, que les faits existaient depuis long-temps, il n'a pas fallu un effort surnaturel de génie pour tirer des humbles laiteries un moyen aussi simple et le transmettre à la société. C'est précisément cette simplicité qui en augmente le mérite. Personne en Europe, avant Jenner, ne l'avait fait connaître au public; personne n'avait essayé d'inoculer la liqueur des pustules (9). Avant Harvey, n'avait-on pas de grandes notions sur la circulation du sang, dont la découverte est incomparablement au-dessous de celle de Jenner? L'aimant n'était-il pas connu pour attirer le fer longtemps avant

qu'on l'eût appliqué à la navigation, et la boussole usitée avant Gioïa, d'Amalfi, qui passe pour en être l'inventeur? On avait le télescope; Galilée sut le premier s'en servir pour découvrir des mondes. On voyait la chute des corps traversant l'atmosphère, les lampes se balancer aux voûtes des églises : le même physicien expliqua leur gravitation, et Newton l'attraction. Combien découvre-t-on de choses simples restées longtemps inaperçues! C'est l'œuf de Christophe Colomb (expression déjà attribuée à Brunelleshi, architecte de Florence).

Jenner a consacré plusieurs années à s'assurer, avec un examen sévère, des propriétés d'une pratique obscure et accidentelle, en l'utilisant et la conservant pour l'humanité entière : il l'a ingénieusement perfectionnée; il a développé des principes, il a tracé des règles pour son application; il a donc levé le voile qui nous dérobait l'un des plus importants secrets. Il a prouvé cette vérité; elle lui appartient exclusivement. Jusqu'à lui ce n'était qu'une vérité stérile; elle n'avait pas été démontrée; elle n'avait point acquis la force péremptoire de l'opinion. On peut appliquer à Jenner ce qu'on a dit, en 1808, sur la vie de Washington : *Ce n'est pas ce qu'on entreprend, c'est ce qu'on achève et qu'on affermit qui fait la gloire.*

La France reçut, en 1800, la découverte Jennérienne comme un bienfait inestimable. Paris l'accueillit avec empressement et devint, dès-lors, le premier théâtre de ses heureuses influences. Sa propagation fut rapide, non sans quelques obstacles

inséparables des nouveautés. Nous fûmes assez heureux pour l'introduire à Nancy et dans le département de la Meurthe (10) dans le mois d'octobre de la même année, et très peu de temps après, dans ceux de la Meuse, des Vosges et du Haut-Rhin. Le zèle devint général; il fut porté jusqu'à l'enthousiasme, non seulement en Europe, mais encore au Nouveau-Monde et dans les Deux-Indes. Point de réunion où l'on n'en parlât; c'était le sujet de toutes les conversations. Bientôt les poëtes exercèrent leurs pinceaux; ils chantèrent Jenner et la Vaccine.

Une telle révolution dans l'art de guérir dut changer la situation de Jenner. Quelque fût son attachement pour la vallée de Gloucester, il se vit obligé de quitter ces lieux chéris : les circonstances de sa découverte rendirent sa présence à Londres absolument nécessaire. Tout son temps fut consacré à une immense correspondance chez l'étranger et à fournir à son pays tous les éclaircissements et les instructions dont on avait besoin. La pratique de cette nouvelle inoculation donna lieu partout à l'établissement de sociétés ou de comités de Vaccine. Elle reçut à Londres son complément par l'institution de la *Société royale Jennérienne pour l'extinction de la petite vérole*, et à l'organisation de laquelle j'assistai en 1803. Jenner la présidait; mais en 1808 elle a été remplacée par l'institution nationale de la Vaccine (11).

En 1804, Jenner fut nommé maire de Berkeley. Quelque temps après, il reprit son domicile à Cheltenham, lieu célèbre par ses eaux minérales, qu'il avait déjà habité après son mariage. Lors de

la mort de sa femme, en 1815, il retourna dans sa ville natale, où il fut élu maire pour la seconde fois.

A l'époque précédente, la fortune de la découverte était décidée. Le nom de son auteur, sa gloire, ses bienfaits étaient dans toutes les bouches : la renommée les avait annoncés jusque chez les peuples sauvages. Les médecins et les chirurgiens de la marine anglaise avaient déjà présenté en 1801, au D.r Jenner, leur tribut de reconnaissance avec une médaille portant les allégories les plus honorables (12). Le Parlement d'Angleterre s'occupa de lui décerner une récompense nationale. L'amiral Berkeley et autres membres annoncèrent, dans la séance du 2 juin 1802, que la découverte avait occasionné à l'auteur de grands frais pour la propager. Le chancelier de l'échiquier, l'illustre fils de lord Chatham s'exprima ainsi : « La Chambre peut voter, pour le D.r Jenner, telle récompense qu'elle jugera convenable ; celui-ci a déjà reçu l'approbation unanime de la Chambre, approbation bien précieuse, puisqu'elle est le résultat de la plus grande, ou d'une des plus importantes découvertes que la société ait faites depuis la création du monde. Je doute que la Chambre ait jamais eu à prononcer sur un point plus intéressant que celui qui occupe en ce moment le Comité...... Le mérite de la découverte du D.r Jenner est au-dessus de toute expression ».

On lui accorda, cette fois, 10,000 liv. sterling, et l'on fit espérer que le Roi donnerait 500 liv. En 1807, on ajouta 20,000 liv., ce qui fait une somme totale de 762,000 fr. Le lord maire et le

Corps municipal de Londres firent, en 1805, un beau présent avec des emblêmes, accordèrent le droit de franchise et rendirent des honneurs au D.[r] Jenner. Des Souverains lui écrivirent et lui firent aussi des présents. Enfin, aux Indes-Orientales, surtout au Bengale et à Madras, on ouvrit une souscription en faveur de celui qui avait procuré aux peuples de ces contrées le moyen d'en extirper le fléau le plus dévastateur.

La Société médicale de Londres, voulant honorer le D.[r] Jenner, et proclamer ses titres légitimes à la reconnaissance publique, a fait frapper une médaille en or avec cette inscription; elle choisit le 4 mars 1804 pour la lui décerner:

DON. SOC. MED. LOND. AN. SALUT. 1773.
INSTIT.
E. JENNER, M. D.
SOCIO SUO EXIMIO
OB
VACCINATIONEM
EXPLORATAM.

Le D[r] Lettsom, l'un des plus anciens et des plus savants médecins, prononça un élégant discours dans lequel il peint les vertus, la philantropie et les services rendus par le célèbre Associé qui n'était pas présent. Jenner seul, dit-il, est l'architecte qui a posé les fondements du temple glorieux sur le dôme duquel les générations futures reconnaissantes graveront ces mots:

JENNERI GENIO SALUTIFERO.

Il termine en déclarant que cette médaille est frappée en l'honneur de Jenner, comme la plus grande marque d'approbation que la Société puisse offrir à son mérite incomparable et à son éternelle renommée.

Sa générosité ne connaissait point de bornes; elle s'est étendue d'un pôle à l'autre : l'orateur en fournit un exemple par l'offre de mille guinées que fit Jenner, afin d'équiper un vaisseau pour porter la Vaccine en Asie, lorsque la parcimonie du Gouvernement avait négligé de le faire (13).

En 1807, quatre mois avant la deuxième somme votée par la Chambre des Communes, j'avais présenté un *projet de récompense à décerner au D.r Jenner* par les Médecins français, les Sociétés savantes et les amis de la Vaccine, au moyen d'une souscription. Je l'envoyai au Comité central de Vaccine à Paris, qui aurait déterminé la nature du présent, etc. Les circonstances politiques empêchèrent quelques esprits méticuleux de donner suite à ce projet que je fis publier dans deux journaux scientifiques (14). En 1810 j'adressai ce projet, par l'intermédiaire du Préfet des Bouches-du-Rhône, au ministre de l'intérieur, qui, malgré le rapport favorable de Mr Husson, répondit négativement. Cette seconde tentative ne fut pas plus heureuse que la première; on n'osa pas en parler à celui qui gouvernait la France......

« Quelles actions de grâces, disais-je, n'avons-nous pas à rendre à l'auteur de cette nouvelle méthode! Tous les peuples le comblent de bénédictions. Chaque pays, chaque ville voudrait pouvoir lui offrir une couronne civique. Quel mortel

fut jamais plus utile! Non, aucune sorte de récompense, aucune dignité ne peuvent assez payer un pareil bienfait. La manière noble et généreuse avec laquelle Jenner a répandu ses lumières, est au-dessus de tous les éloges....... Il est devenu l'homme de toutes les nations; comme Hippocrate, il appartient à tous les pays : son nom vivra dans la postérité la plus reculée. La génération actuelle lui doit une grande rémunération; puisse-t-elle être digne de l'une des plus belles époques du monde! Puisse la Nation française, qui sait apprécier les grandes choses, ne pas trop la différer!...... »

Jenner appartenait à presque toutes les sociétés savantes. On lui avait envoyé des diplomes des différentes parties du monde. Il était associé étranger de l'Académie royale des sciences de l'Institut de France. Dans le rapport sur les progrès des sciences naturelles depuis 1789, par la première classe de ce Corps, le 6 février 1808, M.r Cuvier dit, p. 139 : « Quand la découverte de la Vaccine serait la seule que la médecine eût obtenue dans la période actuelle, elle suffirait pour illustrer à jamais notre temps dans l'histoire des sciences, comme pour immortaliser le nom de Jenner en lui assignant une place éminente parmi les principaux bienfaiteurs de l'humanité...... Il n'y a point de phénomène à la fois aussi surprenant et aussi certain que celui-là ».

Au milieu de ses triomphes, la découverte Jennérienne eut, comme on devait s'y attendre, ses Zoïles et ses détracteurs, mais nulle part autant que sur son sol natal (15): tous leurs traits vinrent

se briser contre la force irrésistible de la vérité. Il ne fallait que des faits, chacun put les vérifier; on en accumula jusqu'à satiété. Ne sait-on pas que *la gloire d'un grand homme le condamne à l'envie?* Cependant, quoiqu'on eût appris ultérieurement que la variole des vaches existait en quelques lieux de l'Inde-Orientale, et que même des Bramines l'avaient inoculée dans des cantons de Benarès, personne n'avait contesté à Jenner le mérite de la première idée de l'usage du préservatif, jusqu'au mois de juin 1816. A cette époque, un Français, Rabaut-Pommier, ancien pasteur protestant à Montpellier, voulut revendiquer l'idée première de la découverte d'après une conversation qu'il avait eue avec deux Anglais, en 1781. Sa réclamation tardive parut dans les Recueils périodiques français.

Frappé de ce que l'on confondait, dans le midi, sous le nom de *Picotte*, la petite vérole de l'homme, le claveau des moutons et autres éruptions, Rabaut en parla en 1781, à un agiculteur qui dit avoir observé, mais rarement, cette *Picotte* sur les trayons des vaches. (Jusqu'à présent on n'a pas encore pu prouver, en France, l'existence de la vraie vaccine sur ces animaux). Un jour qu'il conversait sur l'inoculation avec M.r Ireland, banquier de Bristol, et le D.r Pew, il leur dit *qu'il serait probablement avantageux d'inoculer à l'homme la Picotte des vaches, parce qu'elle était sans danger*. Le médecin Pew promit qu'aussitôt qu'il serait de retour en Angleterre il proposerait ce nouveau genre d'inoculation au D.r Jenner. En nommant celui-ci de préférence,

ne savait-il pas que le médecin de Berkeley avait déjà entrepris des investigations sur ce sejet ? Depuis la publication de la découverte, Rabaut, qui n'avait pas tenté une seule expérience, écrivit à M.r Ireland pour lui rappeler la conversation qu'ils avaient eue en 1781. Ce banquier en convint dans deux réponses ; mais il ne parlait pas de ce qu'avait pu faire le D.r Pew dont le nom ne paraît nulle part dans l'histoire de la Vaccine. D'après des informations authentiques faites sur les lieux, le D.r Baron m'atteste que ce médecin, alors résidant à Shaftesbury, était entièrement inconnu à Jenner et qu'il ne lui a jamais écrit ; qu'il possède plusieurs de ses lettres, et qu'elles ne contiennent pas la plus légère allusion à Rabaut ni à Ireland, et que Pew n'a jamais fait part à ses confrères de la présomption de Rabaut. La réclamation et les détails de celui-ci furent présentés au Comité central de Vaccine à Paris, par M.r Chaptal, ancien professeur de chimie à la faculté de Montpellier, et maintenant Pair de France : M.r le D.r Husson, qui en était le secrétaire, les a consignés, en 1821, dans le dictionnaire des sciences médicales, tome 56, article *Vaccine* (16); quelques jeunes médecins les ont répétés dans les journaux avec une sorte d'affectation. Hélas ! que n'avaient-ils lu au moins ma *Notice* dans les annales cliniques de Montpellier pour l'année 1805 ! Mais M.r Husson la possédait, ainsi qu'il m'en a fait l'aveu dans une lettre qu'il m'a adressée le 13 mars 1823, par laquelle il me demandait des détails ultérieurs relatifs à Jenner, afin de publier, sur cet illustre bienfaiteur, un article dans un dictionnaire biographique.

Lorsque Rabaut fut exilé, il fit valoir ses prétentions tendantes à prouver que l'idée-mère lui appartenait et n'était point d'origine anglaise. Une connaissance plus approfondie de tout ce qui a rapport à la découverte, aurait dû apprendre à Rabaut et à ses partisans que Jenner s'en était déjà occupé vers l'année 1776 (Lettsom dit 1775), conséquemment cinq ans avant 1781 (17).

D'autre part, M.r Édouard Gardner a déclaré que déjà, au mois de mai 1780, le D.r Jenner lui avait communiqué ses idées sur la propriété anti-variolique de la Vaccine, expliqué sa théorie sur son origine, avait assuré qu'elle pouvait se propager à l'infini d'un sujet à un autre et exprimé son espoir qu'elle pourrait devenir, par la suite, un moyen sûr d'extirper la petite vérole. Donc la prétention de Rabaut est, sur tous les points, aussi absurde que ridicule, et Jenner est incontestablement l'inventeur de la découverte. Les Bramines, qui, dit-on, avaient au moins vacciné, et l'auteur d'un article inséré dans le journal de Gœttingue en 1768, qui avait parlé du cow-pox (*Kuh pocken*), auraient plus de droits à une réclamation (18).

La Vaccine étant une vérité de fait, doit être considérée comme un merveilleux présent de la Providence : aucun système, aucune théorie ne peuvent renverser son usage ni son utilité. Jenner, faisant consister son bonheur à ne s'occuper que de celui des autres, a procuré à l'art conservateur le plus sûr moyen de réparer la destruction produite par l'audace et par les conquérants. La population lui doit déjà un étonnant accroissement (19).

La beauté lui rend un religieux hommage. L'antiquité lui aurait élevé des autels. Toutes les nations lui ont consacré le titre de *Bienfaiteur*. On se propose de lui ériger un monument à Berkeley. Il a été résolu, dans une réunion de ses amis et des principaux habitants du comté de Gloucester, présidée par le D.r Baron, à Gloucester, d'ouvrir à cet effet des souscriptions. On recevra, avec reconnaissance, les sommes qu'on voudra y envoyer des différents pays.

La bonté de son âme, une conduite franche et loyale ont toujours mis Jenner à l'abri d'aucun reproche. Sa douceur et la force persuasive de son élocution commandaient partout la confiance. La sobriété et la charité étaient chez lui des qualités remarquables. Dans la rigueur de l'hiver, quelques jours avant sa mort, il avait visité les pauvres du voisinage et leur avait fait distribuer des provisions de charbon qui, comme on sait, est le combustible du pays. Il laisse un fils, M. Robert Jenner, âgé de 28 ans, qui n'est pas médecin, et une fille mariée à M.r Bedford, jurisconsulte à Birgmingham.

Tous les étrangers qui visitaient Jenner, trouvaient chez lui un accès très facile : beaucoup de complaisance, d'instruction et la simplicité qui sied au vrai mérite. On était heureux de pouvoir converser avec lui. On ne le quittait point sans éprouver un sentiment d'admiration, de respect et de reconnaissance.

NOTES.

(1) M.r le D.r Matthey, de Genêve, a traduit l'ouvrage du D.r Parry, et l'a publié en 1806. Le premier cas d'*angina pectoris* que j'ai vu, dit Jenner, était celui que le D.r Heberden publia en 1772, avec l'ouverture du cadavre par Hunter. Il attribue la cause efficiente de cette maladie à l'ossification des artères coronaires. Ayant parlé de ses craintes, à l'égard de son précieux ami John Hunter (qui en était atteint dès l'année 1785, et qui en est mort subitement en octobre 1793) à M.rs Cline et Home, celui-ci lui écrivit, après l'ouverture du corps, qu'il avait eu raison. On trouve les détails de l'autopsie dans *a Treatise on the blood by the late J. Hunter published by Everard Home* 1794, et dans des fragments sur l'angine de poitrine extraits du Traité de Wichmann sur le diagnostic, traduits de l'allemand par le D.r Bourges; Journal général, tome 39, page 427.

Cependant, on ne trouve pas toujours les artères du cœur ossifiées chez ceux qui meurent de cette maladie, que Brera de Padoue, appelle *stenocardie*, et Baumes *sternalgie*. De même, on a vu les artères coronaires, l'aorte et les fémorales ossifiées ou incrustées sans que les sujets eussent éprouvé aucun symptôme d'angine pectorale: le corps d'une veuve de 83 ans, dont les journaux allemands ont parlé en 1808, en a fourni un exemple. M.r le professeur Baumes pense que le cœur en est le siége principal, et que la substance osseuse plus ou moins altérée en est la cause déterminante. (Voyez ses *Recherches sur l'angina pectoris*, Annales de médecine clinique de Montpellier, octobre 1808).

John Ring, pour prouver que la découverte de la cause de la maladie par l'ossification des artères les plus voisines du cœur appartient à Jenner, s'appuie de l'autorité de Parry; (*public characters*, *of* 1802, 1803, *London*); mais Jenner repousse cette prétention.

Rougnon, professeur à la Faculté de Besançon, où je l'ai connu en 1776, a décrit cette maladie en 1768, dans une lettre adressée à Lorry, brochure de 55 pages, dans laquelle (il faut en convenir avec M.r Baumes), on ne peut pas méconnaître l'angine de poitrine. Rougnon a donc sur ce point la priorité sur les médecins anglais. On a publié, dans ces derniers temps, de bons ouvrages sur la maladie dont il s'agit, tels sont ceux de M.rs Desportes et Jurine. Celui du dernier a été couronné en 1813, par la Société de médecine de Paris.

(2) Voici ce passage de sa lettre : « In our conversations on the subject, you might probably have heard me mention an impediment the Vaccine pustule sometimes meets With in those who are recently affected with herpetic eruptions: on this subject J have lately published a paper inthe medical and physical journal, and hope it Will meet your eye. It is a singular fact that these cuticular affections, Which so frequently appear among the children of the poor, and Which are evidently contagious, often prevent the Vaccine virus from producing its correct action. The skin, though apparently sound at the point of insertion, is nevertheless so inflluenced by the disease as frequently to baffie all our efforts to produce a correct pustule, and consequently to secure the constitution from the contagion of the small pox. As soon as we have subdued the disease (Which may readily be effected), we may then reinoculate, and the pustule Will appear in its perfect state. »

L'observation de Jenner souffre des exceptions. De même, nous avons vu assez souvent et sans autre moyen, des dartres et des croûtes laiteuses disparaître chez des enfants après la vaccine. Le D.r Baron m'écrit le 14 janvier 1824 que le peu d'attention des Vaccinateurs à observer les règles tracées par Jenner, particulièrement lorsqu'ils prennent du vaccin sur des individus affectés de maladies cutanées, est la cause

des incertitudes et des déviations dans la marche de la Vaccine; cette négligence affaiblit le degré de sécurité que doit fournir la pustule vaccinale. Dans le comté de Gloucester on n'a presque point observé d'éruptions varioloïdes après la vaccination, parce que les médecins ont strictement suivi les documents du maître.

Jenner nous répétait ce qu'il avait écrit au D.r Marcet, (Bibliot. Britann., tom. 25). Le Vaccin, disait-il, provenant d'un enfant atteint de la teigne ou d'une éruption squammeuse, produit une pustule dont la matière n'est pas ordinairement limpide, mais plus ou moins purulente dans toutes ses périodes. Si l'on inocule avec ce fluide, on s'expose à donner une pustule semblable. En général, le vaccin pris sur un sujet quelconque, dans une pustule en état de dégénération ou de purulence, produira une pustule dégénérée ou illégitime. Il recommandait, comme nous l'avons dit ailleurs, de recueillir le fluide vaccin avant le développement de l'aréole (et non *auréole*); plutôt on le prend, nous disait-il, plus il a d'activité et plus on est sûr de réussir. Il en fesait une condition à laquelle il donnait l'épithète de *Golden rule.*

Dans une de ces conversations qu'il me rappelle, il me demanda si j'avais eu l'occasion de me convaincre que la vaccination accélère la guérison de la coqueluche. Je lui répondis affirmativement, et lui citai des exemples que nous avions eus à Nancy. Il avait observé plusieurs fois que si l'on vaccine après les douze ou quinze premiers jours de la coqueluche, cette maladie se relâche, décroît et guérit plus promptement. En effet, l'expérience a depuis prouvé que ce moyen est doublement efficace, non-seulement contre la coqueluche, mais encore contre plusieurs maladies chroniques rebelles aux remèdes ordinaires. Ce sont de légères et utiles secousses fébriles, et des irritations que l'on oppose à d'autres irritations. Plusieurs écrits sur la nouvelle inoculation, et tous les rapports du Comité central de Paris, fournissent un grand nombre de preuves de cette propriété.

Aux États-Unis d'Amérique (pays où la Vaccine a le moins éprouvé de contradictions) la coqueluche est souvent mortelle. Lorsque les sujets qui en sont affectés n'ont pas été vaccinés, on pratique cette opération à la période précitée : quelques médecins en ont publié les heureux résultats. Dans des cas d'une certaine gravité, nous pensons qu'on pourrait préférer de faire les insertions vers le bas du sternum, ou sur l'épigastre, comme on l'a déjà pratiqué. Le D.r Dupuy m'écrit de la Nouvelle-Orléans, qu'une épidémie de coqueluche, qui n'a cessé en 1822, que pour être remplacée par celle de la fièvre jaune, y a fait périr près de mille jeunes sujets, sur une population de 35,000 âmes ; mais il ne dit pas si la vaccination a été pratiquée sur quelques-uns.

(3) Il a probablement connu ma lettre sur la rage, adressée en 1807, à M.r le professeur de Haldat, à Nancy, insérée dans le Journal général de Médecine, tome 30. Le but de cet écrit était de prouver que la cautérisation actuelle peut être préservative dans tous les temps, pourvu qu'elle soit pratiquée avant l'apparition des premiers symptômes d'hydrophobie.

(4) *Transactions medico-chir.*, tome 1. Jenner y dit qu'un cas à peu près semblable fut observé par Mead : « une femme qui, autrefois avait eu la petite vérole, étant enceinte et près d'accoucher, avait donné des soins à son mari, atteint de cette maladie. Elle arriva à son terme et accoucha d'un enfant mort, qui montra tous les signes d'une petite vérole bien confirmée, preuve manifeste qu'il était mort de la maladie avant de venir au monde ; (Traité de la petite vérole, par R. Mead, chap. IV, pag. 337, édition de 1772) ».

Mauriceau avait, en naissant, cinq ou six pustules varioliques en suppuration, qui suivirent la marche ordinaire. Sa mère, qui avait eu autrefois la petite vérole, la lui commu-

niqua pour avoir soigné son fils aîné qui en était atteint. Ces exemples sont très rares; mais ceux de la transmission de cette maladie, dont la mère est affectée, au fœtus qu'elle porte dans son sein, ne le sont pas. Cependant, beaucoup d'anciens praticiens avouent n'en avoir jamais observé. La femme d'Osmont, chirurgien de Paris, enceinte de sept mois, eut la petite vérole. Après sa guérison, elle accoucha de deux enfants; l'un était couvert de boutons de cette maladie, et l'autre n'en avait pas. (Ancien Journal de médecine, tom. 10, pag. 403). Selon Foot, on a pris de la matière sur des enfants nés avec des pustules varioliques; on l'a inoculée, et on a donné la petite vérole.

(5) Il a observé que les pustules déterminées par des frictions de pommade stibiée, sur diverses parties du corps, ont produit la guérison. (*A letter to C.-H. Pary*, in-4°, 67 pages, Londres 1822). Les irritations révulsives, mais lentes, multipliées à volonté sur la peau, sont d'une efficacité incontestable dans certaines maladies. Depuis plusieurs années, cette pommade, dont les effets sont inférieurs à ceux du moxa, nous a bien réussi dans des affections pulmonaires chroniques et rhumatismales. Souvent nous faisons saupoudrer des emplâtres de poix de Bourgogne avec du tartrite de potasse antimonié qu'on applique sur le thorax, etc.

(6) Sortant de dîner chez Woodville, je retournai à mon logement pour y copier cette lettre :

Monsieur,

« J'étais depuis longtemps occupé à faire des expériences sur le *grease* pour confirmer votre opinion sur l'origine de la Vaccine; jusqu'au commencement de cette année (1803), je n'avais pu rien obtenir. La lecture du petit livre de M.r Loy m'encouragea à répéter ces expériences. L'hiver de cette année ne pouvait pas être plus favorable à la production du *grease*, à raison de la quantité d'eau qu'il y avait, et par

conséquent de la boue dans les chemins. Aussi, presque tous les chevaux souffraient du *grease :* mon domestique en fut attaqué aux deux avant-bras, par cinq boutons, en pensant un de mes chevaux qui avait le *grease*. Il ne m'en avertit que lorsque les boutons passèrent à l'exsiccation. Cela m'a encouragé davantage à continuer mes tentatives. J'ai inoculé plusieurs vaches avec le virus qui suintait du *grease*, à différentes époques, mais toujours inutilement. Un cocher se présenta à l'hôpital pour se faire visiter, à cause d'une éruption qu'il avait sur les mains : on connut de suite que c'était la vaccine prise en traitant les chevaux qu'effectivement il pansait. Il fut conduit à l'hôpital des enfants trouvés, où l'on fit quelques inoculations. Il vint le même jour chez moi, et je fis neuf inoculations sur autant d'enfants; de plus, j'inoculai le pis d'une vache. Trois de ces enfants ont contracté une belle éruption toute pareille à la vaccine; mais la vache n'a point pris. J'ait fait d'autres inoculations avec la matière prise sur ces enfants, et voici déjà la quatrième génération qui se produit de la même manière qu'avec le vaccin. J'ai déjà inoculé plusieurs de ces individus avec de la matière de petite vérole, mais sans aucun effet.

« Il est donc bien sûr et bien constaté que le *grease est la cause de la vaccine*, *et l'on pourra bientôt changer la dénomination en équine*, ou ce que vous croirez le mieux. Enfin, j'ai aussi obtenu avec la matière du *grease*, inoculée à six autres enfants, deux boutons entièrement semblables à ceux que produit le vaccin. Je continue mes observations, et il y a tout lieu de croire que nous obtiendrons du *grease* ce virus pour se mettre à l'abri de la petite vérole, sans passer par l'intermédiaire de la vache. J'espère que cette nouvelle preuve pourra ôter les doutes qui existent encore sur l'origine de la Vaccine. Je publierai les résultats de ces expériences dans un code doctrinal de vaccination, auquel

j'ajouterai une planche enluminée du *grease*. Je compte à cette heure (mars 1803) plus de vingt-cinq mille inoculations faites par moi seul......

Votre, etc.

LOUIS SACCO, *Médecin-Chirurgien.*

Ce médecin, dont j'ai fait la connaissance à Milan en 1820, a publié en 1809, un *Trattato di Vaccinazione con osservazioni sul giavardo e vajolo pecorino*, in-4°, avec le portrait de Jenner très-ressemblant, au regard du frontispice. Il y a annexé quatre planches enluminées, l'une desquelles présente la maladie du pied des chevaux qu'il préfère appeler *giavardo* ou *chiavardo* : son siége est particulièrement sur le paturon, depuis la malléole jusqu'à la couronne, ordinairement sur la partie latérale, ou le milieu de la partie postérieure, ou sur les talons, vers la racine de la corne.

J'avais déjà prouvé, à Nancy, en 1801 et 1802, qu'on peut vacciner avec succès, outre la vache, des chèvres, des ânesses, des moutons et des chiens, et que la matière de leurs pustules, inoculée à des individus humains, les préserve de la petite vérole. Parmi ceux-ci se trouvait M.r Joseph Bégin, âgé de deux ans et demi, aujourd'hui médecin distingué à Paris, auteur de deux ouvrages recommandables. Je le vaccinai aux deux bras avec de la matière prise sur le pis d'une ânesse, le 6 août 1801, en présence de M.rs Lemoine et Bonfils, Médecins. Il en résulta trois belles pustules, dont le fluide a été reporté sur plusieurs personnes, qui toutes furent soumises, plus ou moins de temps après (le jeune Bégin au bout de dix mois), à la contre-épreuve variolique pratiquée publiquement. Louis B. son frère, âgé de huit ans, fut vacciné avec de la matière provenant d'une chèvre, et ayant ensuite passé par cinq individus. Le succès de la Vaccine fut dès-lors avéré. Le procès-verbal est signé

par les Autorités et les D.rs Martin, de Haldat, Serrières et autres témoins. (Voyez pages 84 et 86 de mes *Résultats de l'inoculation de la Vaccine dans les départements de la Meurthe, de la Meuse, des Vosges et du Haut-Rhin; Nancy* 1802). Jenner fut étonné de ces faits, ainsi que plusieurs médecins de Londres. Mais le D.r Sacco ayant répété les mêmes expériences, les a encore étendues plus loin que moi. On peut voir ce que j'ai dit de ce médecin dans mon *Voyage médical en Italie*, publié en 1822, pag. 144.

Jenner avait pensé que la vaccination des chiens les préservait du catarrhe auquel ils sont sujets dans leur première année : quelques essais que j'avais faits n'en avaient pas attesté la certitude, puisque de deux de ces animaux qui contractèrent la maladie, que les Italiens nomment *rantolo*, l'un périt, quoiqu'il eût été vacciné avec succès deux mois et demi auparavant. Des expériences faites à Genève ont confirmé mes résultats. (*Bibliot. britan.* tom. 45, p. 267). Voici cependant ce que dit Sacco, pag. 175 : « Io continuai le osservazioni su questi animali, e di fatti sono stato convinto da costanti risultamenti di sperienze, che il vaccino, allorche si è sviluppato regolarmente, induce in loro quella modificazione per cui il rantolo non si manifesta più. Non debbo però tacere, che per le relazioni avute in seguito, di circa ducento trenta cani da me vaccinati, uno solo ne fu attaccato e perì. Un accidente contrario non debbe per altro distruggere la costanza di molti fatti uniformi. »

L'auteur dit avoir inoculé à des enfants le virus claveleux, et que des pustules qui en sont résultées, les ont préservés de la petite vérole. Le D.r Voisin a répété publiquement, à Versailles, les expériences du D.r Sacco sur une trentaine d'enfants; aucune n'a réussi.

(7) C'est principalement dans les comtés de Gloucester et de Sommerset que j'ai pris des renseignements sur le *grease*, *greasy heels*, ou *eaux des jambes*. On me montra cette

maladie sur des chevaux de maîtres de postes et de ceux qui tiennent des *stages* ou diligences publiques. J'eus une occasion extrêmement favorable à Cheltenham, pour obtenir des notions sur les sources de la vaccine et sur les éruptions qui arrivent aux animaux domestiques de ces contrées. C'était un jour de foire; il y avait un grand nombre de chevaux, de vaches et de moutons. Je questionnai plusieurs propriétaires, fermiers, marchands et maréchaux-ferrants : tous avaient pour Jenner la plus grande vénération; mais la plupart n'étaient pas de son opinion. Ils ne croyaient pas du tout que l'humeur qui découle des gerçures ou ulcères des jambes, ou des talons des chevaux fût la source primitive, ou la cause occasionnelle des pustules sur le pis des vaches et dont l'inoculation accidentelle ou préméditée préserve de la variole. D'autres objectèrent qu'il y a peu de chevaux dans quelques lieux, et même des laiteries où l'on n'en voit pas, quoiqu'il y eût beaucoup de vaches et qu'on s'accordât à y reconnaître souvent le cow-pox. L'explication des plus instruits sur les causes du *grease* coïncidait assez avec celle que M.r Coleman m'avait donnée. Ce vétérinaire m'avait dit qu'il pouvait favoriser la formation de la maladie en trois ou quatre jours, surtout dans les mois de novembre et de décembre, en faisant passer subitement, dans une écurie chaude et bien close, un cheval qui aurait eu, pendant un certain temps, les pieds dans la neige, dans la boue; en l'y tenant ainsi renfermé, sans lui donner les soins de propreté ordinaire, ou sans le bouchonner, les jambes se gonflent, et la peau se distend en commençant par le paturon. Lorsque l'enflure est arrivée à un certain degré, la peau se fend ou se gerce, il en sort d'abord un fluide roussâtre ou jaunâtre. La crevasse s'ulcère souvent, et il en découle une matière purulente. Quoique les talons en soient le plus ordinairement le siége, on voit aussi paraître quelquefois des ulcères aux jambes.

A mon retour à Londres, je fis part au D.r Jenner de ce

que j'avais recueilli dans son comté, etc., et de ma conversation précédente avec Coleman, dont les D.rs Woodville et G. Pearson partageaient l'opinion. Il répondit à mes questions avec beaucoup de complaisance. « La réussite, me dit-il, n'eût-elle lieu qu'une fois sur cent ou sur cinq cents, je ne serais pas dans l'erreur. Vous avez vu que le D.r Sacco a été l'un des plus incrédules et qu'il est maintenant tout-à-fait converti. On ne peut obtenir d'effet lorsque l'humeur du *grease* est dans l'etat de purulence, ou que l'on se sert de la matière épaisse qui couvre les poils : il faut la prendre, pour les expériences, lorsque la gerçure est récente, et le fluide encore séreux ou lymphatique; hors de cette condition, la matière perd sa propriété contagieuse ». Il m'a cité plusieurs exemples, abstraction faite de ceux que son neveu a rassemblés, mais entre autres les résultats des recherches de lord St.-Asaph dans le comté de Suffolk, parmi des personnes qui ne se doutaient pas de la découverte, qui ignoraient jusqu'au nom de Jenner, et qui après avoir pansé des chevaux, avaient communiqué des pustules à des vaches. D'après son invitation, M.r Ring, son intime ami, m'a donné copie de la lettre intéressante de lord St.-Asaph, en date du 25 avril 1803, et il l'a peu après publiée dans le second volume de son *Treatise on the cow-pox*, pag. 1017. D'autres expériences répétées par M.rs Tanner et Baron, prouvent abondamment que le *grease* produit la vaccine. Le premier, habile vétérinaire près de Berkeley, et ancien élève de Coleman, qui comme lui ne croyait pas à la doctrine de Jenner, a pris de la matière des talons du cheval et a communiqué l'infection à des vaches. Le D.r Baron avait reçu de Jenner, il y a environ seize ans, de la matière *équine* provenant des pustules d'un homme qui les avait contractées en pansant un cheval; elle réussit parfaitement sur des individus humains sans avoir passé par la vache. Depuis lors, il n'a rencontré qu'une seule fois un jeune homme qui avait, sur les mains, des pustules gagnées par la

même cause. Ce médecin m'informe que la maladie sur les tettes des vaches est maintenant très-rare dans le Gloucester. Depuis quinze ans, elle n'a paru qu'en 1818 et 1819 dans le voisinage de Berkeley.

M.r Godine, à l'école vétérinaire d'Alfort, a inoculé avec succès la matière des eaux des jambes du cheval à une vache et à onze moutons. M.r Cazals, dans le département de l'Hérault, a obtenu, en 1817, le même effet sur plusieurs enfants qui ont fourni à d'autres la matière préservative. En 1812, M.rs Tartra, Le Mercier et Salmade virent à Paris un cocher qui avait contracté, sur les mains, des boutons de vaccine, pour avoir pansé un cheval affecté du *grease*. L'insertion du fluide de ces pustules, faite sur des enfants, leur donna une belle vaccine.

Jenner m'a encore rapporté l'anecdote suivante d'après laquelle il paraîtrait que la vache n'est pas le seul animal propre à recevoir, par le pis, la contagion du *grease*, et dont les pustules puissent se communiquer à d'autres quadrupèdes. « Une brebis, qui avait mis bas trois agneaux dont deux périrent, était incommodée par la surabondance du lait, et un domestique se chargeait de la traire. Cet homme était en même temps employé à laver et à soigner les talons d'un cheval affecté du *grease ;* il survint au pis de la brebis des pustules semblables à celles qu'on voit sur les tettes des vaches. Un chirurgien vétérinaire dit que ces pustules pourraient se communiquer de la brebis aux vaches ; le propriétaire en rit et n'y crut pas ; cependant d'après l'invitation d'Henry Jenner, neveu, il consentit à faire traire les deux vaches qu'il possédait, par le même domestique, immédiatement après la brebis. Les vaches furent infectées ; et elles communiquèrent ensuite le *cow-pox* à une servante de la maison ». Après avoir mis par écrit ce fait qui était récent, je présentai à Jenner deux questions pour éclaircir des doutes : il y répondit en ma présence sur le même papier ; je conserve toutes ces pièces. D'après M. W. Bruce,

consul anglais à Bushire, la tribu nomade des Éliaats en Perse, voit souvent l'éruption dont il s'agit sur les pis des vaches, mais plus souvent encore sur ceux des brebis; les bergers qui la prennent sont préservés de la petite vérole.

C'est dans mon excursion à l'Ouest de l'Angleterre, à Bath (où il y a une célèbre Société d'agriculture et des eaux thermales très-fréquentées), à Bristol, à Oxford, à Blenhaim près de Woodstock (où je vis les troupeaux du duc de Marlborough), que je m'assurai de la non existence du *claveau* dans ces contrées : j'acquis à Londres la conviction, d'après l'assertion de sir Joseph Banks, dont j'ai reçu tant de marques de bienveillance, de sir Charles Blagden (qui me dirent que c'était aussi l'opinion de sir John Sinclair), de M. H. Davy, et de plusieurs médecins ou agronomes, que cette variole des moutons est inconnue dans la Grande-Bretagne. Le mot *rot*, qu'un défaut de précision de langage et les dictionnaires font prendre dans un sens très-impropre, pour la *clavelée* ou *claveau*, signifie exactement pourriture. C'est une maladie du foie causée par le séjour des bêtes à laine dans des pâturages marécageux, et qui se termine souvent par l'hydrothorax. Jenner dit que les lièvres y sont également sujets.

Une partie de ces détails a déjà été consignée dans le 2.e fragment de mon *voyage médical en Angleterre*, *Journ. génér.*, t. 24, et principalement dans l'analyse que j'ai faite de *l'histoire de la vaccination en Turquie*, *en Grèce et aux Indes-Orientales*, par le D.r de Carro, à Vienne, 1804, publiée dans le même Journal, tom. 19. Ce savant médecin a, le premier, inoculé la Vaccine sur notre continent; il a eu l'avantage, comme on sait, non-seulement de l'avoir propagée dans tous les états de l'empereur d'Autriche, d'une partie de l'Allemagne et de la Suisse, mais encore d'avoir pu envoyer du vaccin à Constantinople, pour le fils de lord Elgin, à Bagdad, à Bassora, en Perse et aux Indes-Orientales, où les envois d'Angleterre, pendant une année, avaient

été sans succès. Par une circonstance singulière, le vaccin qu'il a envoyé à Bagdad, où il arriva encore liquide, et qui a passé de Bassora à Bombay, etc., provenait d'un des enfants inoculés à Vienne, avec de la matière originaire d'un cheval de la Lombardie, que le D.r Sacco lui avait adressée. Il partagea l'envoi de matière *équine* avec le D.r Frieze, de Breslaw, qui l'inocula à deux enfants avec un succès complet. Toutes les expériences que nous avons citées à l'occasion du fluide provenant des eaux aux jambes, confirment les premières faites par M.r Loy, en Angleterre, et M.r Lafont, à Salonique. « On peut donc dire avec vérité, m'écrivait encore le chevalier de Carro, en 1823, que l'Asie a été *équinée*, et l'Europe (à quelques exceptions près) vaccinée. Ces deux matières qui, de mes mains, passèrent dans une infinité d'autres, étaient tellement semblables, que j'en perdis bientôt la trace, et qu'il m'est impossible de dire si, dans celle que nous entretenons depuis tant d'années dans la monarchie autrichienne, il y a plus de *vaccin* que d'*équin*. Quoiqu'il en soit, elle est parfaite, et nous ne voyons rien de semblable à ce que des anglais nous racontent de *petite vérole mitigée* après la Vaccine ».

On avait déjà du même médecin, des *observations et expériences sur la vaccination*, vol. in-8°, dont la 2e édition a paru en 1802 : cet ouvrage a été traduit en plusieurs langues. Il a en outre publié beaucoup de documents importants, et les résultats de sa correspondance, dans la *Bibliothèque britannique*. Il a rendu de très-grands services qui n'ont pas été assez rémunérés. Jenner avait pour lui une affection toute particulière, et son nom était souvent mêlé dans nos conversations.

M.r de Carro m'écrivait le 25 octobre 1803 : « Vous me ferez infiniment de plaisir en m'informant de tout ce que vous avez observé dans le D.r Jenner. Il n'y a qu'une voix sur son mérite et sur son amabilité. Plus vous me donnerez de détails sur son compte, plus vous m'obligerez. Il est

parvenu à un tel degré de célébrité que ses plus petites actions deviennent intéressantes. J'avoue que je suis fier de son amitié pour moi; mais en vérité, n'eût-il jamais prononcé mon nom, je ne l'en considérerais pas moins comme un des plus grands hommes qui aient jamais existé, comme un de ces hommes rares, aussi fameux par la manière dont il a fait sa découverte que par l'importance de la découverte elle-même ».

(8) Ceci avait été communiqué depuis peu à Jenner, par une personne respectable sur l'assertion de laquelle il n'y a point de doute; mais malheureusement elle ne peut se rappeler dans quel auteur elle a lu ce récit. M.r Ring, désirant savoir si Jenner avait pu découvrir dans des auteurs anciens quelque chose qui eût du rapport, ou qui fît allusion au *cow-pox*, lui écrivit à Berkeley. Celui-ci répondit qu'il ne connaissait pas d'allusion plus directe que la citation faite par l'habitant de son Comté, et l'époque n'était pas très éloignée. Ring a inséré la réponse dans son Traité, pag. 166.

(9) Ring, l. c. p. 848, dit que M.r Fournier a publié à Bruxelles, où il était premier chirurgien de l'hôpital militaire, un *Essai historique et pratique sur l'inoculation de la Vaccine*, dans lequel il s'est trompé : il y rapporte que des paysans du Gloucestershire et du Devonshire ont, depuis longtemps l'habitude de s'inoculer le *cow-pox*, ce qui n'est point exact; ils se sont seulement exposés depuis longtemps à la contagion accidentelle, et plusieurs se sont ainsi préservés de la petite vérole.

Il est surprenant, a-t-on répété, que cette découverte n'ait pas été faite plutôt. C'est la réflexion qui toujours se présente dans de pareilles occasions. On en a dit autant de la circulation, etc. Fewster et Sutton, associés pour l'inoculation, ayant trouvé, en 1768, nombre de paysans auxquels ils avaient inoculé la petite vérole sans succès, parce

qu'ils avaient eu, disaient-ils, le *cow-pox*, firent des recherches et s'assurèrent de l'existence de l'opinion. Fewster en parla dans une société médicale; mais personne ne songea à faire des essais. Il fut ensuite associé avec Groves de Thornbury, qui lui-même l'avait été avec Rolph : tous acquirent la conviction que ceux qui avaient eu le *cow-pox* n'étaient pas susceptibles de prendre la petite vérole.

En 1801, le D.r John Coakley Lettsom publia à Londres un mémoire intitulé : *Observations on the cow-pock*, 88 p. in-4°, dans lequel il donne les plus grands éloges à l'auteur de la découverte. Il y a placé quatre portraits : ceux de Jenner, Woodville et G. Pearson sont à la silhouette; celui de Watherhouse, de Cambridge au Massachusetts, est gravé. Ce célèbre professeur, mon ami et mon ancien correspondant, ayant introduit et propagé la Vaccine dans les États-Unis, est surnommé par les Anglais, le Jenner de l'Amérique, comme de Carro l'est pour l'Allemagne. Le vieux Lettsom dit, p. 3, que la découverte aurait été faite depuis 20 ans par le D.r Archer, médecin de l'hôpital pour l'inoculation. Une fille du Wiltshire, nommée Catherine Wilkins, qui avait eu le *cow-pock* après avoir trait des vaches, vint chez son frère à Londres; celui-ci voulant s'assurer si ce moyen était réellement préservatif, envoya sa sœur à Archer, qui l'inocula de la petite vérole, dans l'hôpital, mais sans aucun effet. Ce médecin était prudent et timide; il ne possédait point l'esprit de recherches de Woodville qui l'a remplacé. Cependant, celui-ci a commis une grande faute: ayant inoculé la vaccine dans son hôpital, au milieu du foyer de la petite vérole, peu après la publication de Jenner, il est résulté de ce mélange des éruptions hybrides et fallacieuses, qui dans le temps ont fait beaucoup de tort à la nouvelle méthode. Ce fut la cause (conjointement avec une lettre de de Carro dans la bibliothèque britannique) de la rupture d'amitié entre Woodville et Jenner; mais j'ai eu le plaisir de les réconcilier pendant mon séjour à Londres.

Celui-ci était d'autant plus porté à oublier la conduite injuste et cruelle de l'autre à son égard, qu'il se souvenait des soins attentifs que Woodville avait donnés à son fils aîné, gravement malade. C'est ce qu'il a répété plusieurs fois au D.r Baron, qui m'assure que Jenner n'a jamais conservé aucun ressentiment, magnanimité remarquable parmi les autres vertus de ce grand homme, et que chacun devrait imiter.

(10) Pendant vingt-trois années on y a vacciné environ deux cent mille personnes. La population du département de la Meurthe est de 386,085 habitants. Grâce à l'active prévoyance de M.r le Vicomte Alban de Villeneuve-Bargemont, Préfet, vingt-cinq vaccinateurs auxquels il fait allouer un traitement, et même des récompenses, y sont établis et distribués par cantons. Heureux les départements confiés à de tels Administrateurs! On voit avec étonnement les Communes de l'ancienne Lorraine, peuplées d'un grand nombre d'enfants, d'une belle carnation; il n'y en a presque plus qui soient défigurés ou estropiés par la variole.

On ne peut trop rappeler la haute protection et la confiance que le Roi accorde à la Vaccine. Non seulement S. M. a fait pratiquer cette inoculation sur S. A. R. Mgr. le Duc de Bordeaux, mais encore elle fait récompenser, chaque année, par son secrétaire d'État au ministère de l'intérieur, et d'après le rapport de l'Académie royale de médecine, les médecins et chirurgiens du Royaume qui ont le plus vacciné. Pour cet effet, des prix et des médailles sont institués.

(11) Cette Société, sous l'inspection immédiate du Gouvernement, est dirigée par les présidents des Colléges de médecine et de chirurgie, et par plusieurs de leurs membres. Une deuxième Société, connue simplement sous le nom de *Jennérienne*, s'est formée à Londres et se soutient par des contributions volontaires. Celle qui avait été établie dans

l'origine, par G. Pearson, *Broad-street*, *Golden Square*, n'existe plus. Il y a encore deux institutions de Vaccine, ressortant du Gouvernement, savoir : à Édimbourg et à Dublin. Enfin, plusieurs Sociétés où l'on vaccine gratuitement, dans la Grande-Bretagne et en Irlande, se soutiennent par des souscriptions : toutes forment autant de dépôts de Vaccin.

(12) Cette médaille représente d'un côté Apollon offrant à la Grande-Bretagne un jeune marin guéri par l'inoculation de la Vaccine. La Patrie étend une couronne civique sur laquelle est inscrit Jenner; la devise au-dessus : *Alba nautis stella refulsit;* au-dessous : 1801. Au revers, une ancre; au-dessus : *Georgio tertio Rege;* au-dessous : *Spencer duce*, faisant allusion à l'Administration de la marine royale sous le règne de Georges III. Le D.r Trotter, médecin de la marine à Plimouth, a présenté à Jenner la médaille votée par les officiers de santé, avec une liste de leurs noms (ils étaient près de cent), et il a prononcé un discours analogue à la circonstance.

(13) C'est le vaccin repris à Bagdad, où il avait été envoyé par les soins et le zèle du D.r de Carro, qui a été transporté à Bombay; de-là au Mysore, au Malabar, au Bengale, à Ceylan, et qui a servi à toute l'Asie. Ainsi ces vastes contrées, où l'on a vacciné le plus grand nombre d'individus, doivent au célèbre médecin Genevois, l'avantage d'avoir reçu de lui directement le bienfait de Jenner.

(14) *Le Journ. génér. ou Recueil périodique de médecine*, tom. 28, mars 1807, et le *Magasin encyclopédique*, juillet 1807. Jenner le sut et m'écrivit :

« Be assured, my dear sir, that whether your efforts to serve me be attended with success or not, you will ever be considered by me with grateful remembrance ».

(15) Les principaux ouvrages contre le preservatif, sont

ceux de Goldson, de Moseley et de Squirrel. Le premier intitulé : *Cases of small pox subséquent to Vaccination*, c'est-à-dire, mémoire sur quelques cas de petite vérole survenue après la vaccination, a paru à Portsmouth en 1804, et la deuxième édition en 1805. L'auteur prétendait que la faculté préservative de la Vaccine ne s'étendait pas au-delà de quatre années. Une telle assertion, m'écrivait Jenner, a porté une terrible inquiétude, mais pendant peu de temps, dans l'esprit des personnes ignorantes et timides. J'ai le plaisir de vous annoncer qu'elle a même été très utile à la cause de la vaccination par la multitude de preuves contraires, et par l'exposition de vaccinés, depuis plusieurs années, à la contagion variolique.

Parmi les réponses faites à Goldson, quatre sont les plus remarquables; l'une par Rollo, l'autre par Dunning de Plymouth, la troisième par l'institution de Vaccine de Londres, et la quatrième par J. Ring. Celle-ci bat en ruines les déclamations et toutes les objections de l'*Anti-Vacciniste*. On ne nie pas qu'il n'y ait quelques exemples, mais très rares, d'une seconde petite vérole sur le même sujet. Les médecins du Collége royal de Londres, dans leur rapport au Parlement en 1807, conviennent de ces exemples sans qu'ils puissent former une objection raisonnable, ni porter aucun préjudice à la découverte de Jenner. En effet, quoique nous ne l'ayons jamais vu nulle part, il y a des individus qui conservent de la susceptibilité à être atteints d'éruptions varioliques : on ne peut exiger que l'inoculation de la vaccine détruise cette aptitude extraordinaire plutôt que l'inoculation de la variole. Jenner a connu un homme inoculé plusieurs fois, qui avait à chaque insertion un gros bouton et autant de fièvre qu'à la première. Il a vu une bonne, qui ayant eu la petite vérole, gagna sur la joue une éruption abondante de pustules varioliques, parce qu'un enfant qui en était atteint, posait, en dormant, son visage sur le sien. Cette femme eut des frissons, une peu de fièvre et un léger

mal de gorge. Fewster, de Thornbury, dit Ring, qui était un célèbre inoculateur, et qui, pendant quarante ans, a été exposé à la contagion de la petite vérole, s'étant piqué le doigt avec une lancette chargée de matière variolique, la piqûre s'enflamma, suppura, et il survint un grand nombre de boutons sur le front. Un professeur d'Édimbourg, citait tous les ans dans ses leçons un inoculateur ambulant, qui, pour avoir toujours sur lui du virus frais, s'inoculait au commencement de sa tournée, et toujours avec le même succès.

Roume-St.-Laurent, commissaire envoyé à St. Domingue, nous a lu, en 1792, à la Société royale des sciences, lettres et arts du Cap, un mémoire dans lequel il assurait qu'étant à l'île de la Grenade, il s'était inoculé à la main; que quoiqu'il eût eu la petite vérole, il survint une pustule; qu'il en prit du pus le dixième jour, l'inséra à plusieurs individus, surtout à des nègres, et que tous eurent complètement la maladie. (Voy. notre *Traité hist. et prat. de l'Inoculation*, p. 199; Paris, 1799, chez Gabon).

Way, de Wilmington (État de Delaware) a fait sur lui la même expérience. La matière qu'il a prise dans la pustule et qu'il a inoculée à plusieurs enfants, leur a donné la véritable petite vérole. B. Rush a publié ce fait à Philadelphie, en 1803. Il dit qu'autrefois des éruptions varioleuses étaient fréquentes chez des personnes qui, ayant eu la petite vérole, étaient exposées à sa contagion d'une manière concentrée, en soignant des malades atteints de cette maladie. Son but est de contribuer, par ces exemples, à *dissiper des restes de préjugés contre la plus grande et la plus utile découverte des temps modernes.*

Ring cite Buchan et autres qui ont vu la petite vérole survenir à des sujets qui l'avaient déjà eue. Scott, chirurgien de Thornbury, avait eu la petite vérole confluente, par inoculation. Il la prit de nouveau, vingt ans après, d'un malade qu'il soignait. Si l'on voulait réunir d'autres preuves, on pourrait consulter le *Recueil périodique*, tom. 12, pag.

165, tom. 47, pag. 449, et tom. 82, pag. 202; les annales de littérature médicale étrangère, tom. 14, 15 et 18; *the Philadelphia medical museum*, tom. 5, pag. 153, etc. Enfin l'histoire des éruptions varioloïdes qui ont dernièrement régné à Édimbourg et autres parties de l'Écosse, par le D.r Tompson. (Voyez l'extrait *Journal universel des sciences médicales*, tom. 20, pag. 308). Nous nous sommes étayés, dans le court chapitre de notre *Traité*, pag. 125, de l'autorité de plusieurs grands médecins qui attestent n'avoir jamais vu, dans le cours d'une longue pratique, le même sujet frappé deux fois par cette maladie. Suivant Odier, si le fait souffre des exceptions, ce qui lui paraît fort douteux, elles sont tellement rares qu'elles sont toujours suspectes d'erreur ou d'illusion. Depuis 55 ans, ajoute-t-il, l'on a toutes les années inoculé à Genêve un grand nombre d'individus; pas une seule exception ne s'est encore présentée; (*Bibl. brit.*, tom. 30).

Faisons aussi la part des éruptions pseudo-varioleuses de cette famille d'anomalies si souvent confondues avec la petite vérole, et qui, depuis quelques années, se sont reproduites fréquemment en différentes contrées. Combien d'erreurs et de discussions sur la variolette, varicelle, petite vérole volante ou bâtarde! On a bien voulu louer le chapitre que nous avons consacré à ces exanthèmes, dans notre *Traité*, pag. 280. Mais nous ne croyons pas, à beaucoup près, avoir complété ce sujet, déjà esquissé par Gandoger. Des observations rigoureuses sont encore nécessaires. Willan, que les médecins anglais avouent pour avoir été très versé dans la connaissance de toutes les maladies cutanées, atteste que non seulement la Vaccine n'a pas augmenté le nombre de ces affections, d'autant plus que celles qu'on lui attribue, étaient connues mille ans avant sa découverte, mais que pendant six années, il a vu 75 cas de *chicken-pock* (fausse variole) pris pour la vraie petite vérole. Jusque vers le milieu du siècle dernier, on considérait presque partout ces éruptions pour les mêmes maladies.

(16) Le D.[r] Baron m'écrit en date du 14 janvier dernier: « Je suis surpris que M.[r] Husson, qui ne pouvait pas ignorer les faits établis dans le Comité de la Chambre des Communes, ait jugé à propos de transmettre les détails de prétentions aussi mal fondées qu'elles ont été inconsidérément avancées. Je vous autorise à les démentir de telle manière que vous le jugerez convenable »...

M.[r] Husson, l'un des plus zélés propagateurs de la Vaccine, a constamment rédigé tous les rapports faits au nom du Comité central depuis son institution, à S. Exc. le Ministre de l'Intérieur. Ses *Recherches historiques et médicales sur la Vaccine* forment le Traité le plus complet et le plus nécessaire à tous ceux qui veulent connaître à fond cette nouvelle inoculation ou la pratiquer. La troisième édition de ce bon livre étant épuisée, une quatrième ne peut être que bien accueillie.

(17) Dans la courte *Notice biographique* sur le D.[r] Jenner, que j'ai publiée dans le tome 5 des *Annales de méd. clin. de Montpellier*, j'ai dit que Jenner avait commencé ses recherches dès l'année 1776. M.[r] Ferry de St.-Constant (*Londres et les Anglais*) qui avait apparemment puisé aux mêmes sources que moi, indique aussi cette époque; c'est celle que Jenner a fixée dans son précis sur l'origine de la Vaccine, *ut suprà: Mes recherches commencèrent il y a environ vingt-cinq ans.* « Avant cette époque, me dit le D.[r] Baron, et lorsqu'il était élève à Sodbury, le germe de son étonnante découverte occupait déjà son esprit. Je puis suivre tout cela de la manière la plus satisfaisante ».

(18) Comme on n'a pas encore pu produire l'ouvrage sanskrit, dit le *Sancteya grantham*, où l'on assure avoir trouvé des preuves que des auteurs indous ont connu anciennement l'inoculation de la Vaccine, on conserve, en Angleterre, des doutes sur son authenticité, et la majorité des médecins n'y croit pas. Il est question aussi de documents donnés en 1803 par un Bramine, lorsqu'il fut mandé par le

prince Mirza-Mehedi-Ali-Kan dont le fils était malade. Voy. le résultat de la correspondance du D.r Anderson de Madras avec le D.r de Carro, *Bibliot. brit.*, tomes 26, 32, etc., et l'article *Vaccine* par M.r Husson, dictionnaire cité. Le D.r Baron n'a pas trouvé un seul mot relatif à ces détails, ni dans les lettres d'Anderson adressées à Jenner, ni dans les papiers de celui-ci.

Quant au journal allemand, imprimé à Gœttingue, et qui a cessé depuis longtemps, il est intitulé : *Allgemeine unterhaltungen*, ou conversations générales. Un savant anonyme raconte qu'ayant lu Tite-Live, il s'étonne que cet historien dise que la peste ait régné seize fois dans la République romaine pendant trois siècles. Comme Tite-Live remarque qu'elle attaquait aussi les animaux, il cherche à prouver que cette peste n'était autre chose que le *kuh-pocken* (*le cow-pox*) tel qu'il est connu dans les environs de Gœttingen, et à expliquer la différence dans les degrés des symptômes par celle des deux climats. Il décrit ensuite, avec beaucoup d'exactitude, cette maladie des vaches, et parle de l'opinion qu'ont les laitiers de sa propriété anti-variolique, des recherches exactes qu'il a faites pour la vérifier, et de la confirmation qu'il en a reçue de personnes respectables et éclairées. Trop occupé apparemment d'un objet de pure érudition, il ne songea pas à faire l'application de ce fait qui lui assurait l'immortalité. Ce passage de l'auteur allemand, qui m'a été transmis par le D.r de Carro, résidant à Vienne, est le seul, m'écrivait-il, qu'on ait trouvé jusqu'à présent où il soit bien évidemment question de la Vaccine.

Mais, comment concevoir que de telles observations imprimées, n'aient pas excité l'attention des savants et des médecins de la célèbre Université, dans le voisinage de laquelle on les fesait ? *Quod est antè pedes nemo videt.* Il n'est pas surprenant aujourd'hui que ce passage remarquable n'ait été tiré de l'oubli qu'après que la découverte a été faite par le D.r Jenner, et constatée par les praticiens

de tous les pays. Lorsque Lady Wortley Montagu apporta l'inoculation de la Variole de Constantinople à Londres, en 1721, on ne se doutait pas que, depuis des siècles, de pauvres paysans, en Angleterre, et sur quelques lieux de notre continent, mus par d'autres motifs que ceux des Géorgiens et des Circassiens, pratiquaient cette méthode. (Voy. notre *Traité historiq. et pratiq. de l'Inoculation*, pa ge 51 et suivantes).

Les prétentions des Allemands à l'honneur de la découverte de la Vaccine (car ils ne peuvent pas dire de la vaccination) auraient pu être fondées s'ils eussent tiré parti de leurs observations, ou enfin, s'ils eussent tenté quelques expériences. Alors, ils auraient réellement précédé le médecin anglais. Mais cet observateur d'habitude, instruit par tradition orale, a eu toute la patience, le sang-froid et le courage nécessaires pour s'assurer de la vérité, en la séparant de l'erreur : telle est la marche du vrai génie. Il a prouvé et conservé cette vérité; il a achevé, il a perfectionné et affermi l'édifice : à lui seul appartient la gloire.

(19) Il est incontestable que le quatorzième du genre humain mourait annuellement de la petite vérole. On était d'accord dans le siècle dernier, que cette maladie diminuait d'un vingtième la population de l'Europe, qu'elle enlevait chaque année à la France cent mille individus, et quarante-cinq mille à l'Angleterre. Quel accroissement depuis vingt-cinq ans! Quel ne doit pas être celui de l'avenir! Quelle reconnaissance envers l'heureux inventeur de la méthode préservative! Qui hésiterait donc aujourd'hui à y recourir, si l'on voulait se rappeler les affreux ravages de la Variole, la consternation des familles, la terreur dont elle frappait toute une contrée? Ceux qui ont écrit sur la nouvelle inoculation, n'ont pas omis de présenter son parallèle avec l'ancienne, et d'en faire ressortir les avantages incomparables. Jamais, peut-être, en aucun lieu, on ne

vit l'inoculation variolique pratiquée en masse, produire des effets aussi malheureux, et répandre autant l'épouvante que ceux dont j'ai été le témoin dans la Virginie en 1795. Ceux qui ne périrent point eurent d'effroyables accidents, et les suites les plus hideuses. J'en ai fait mention dans le *Traité hist. et prat.*, cité pag. 61 et 262, mais plus en détail dans les *Résultats* de la Vaccination, publiés en 1802, page 26 et suivantes. Ces faits étaient ignorés du D.r Sallion lorsque la Société académique du département de la Loire-Inférieure a couronné son intéressant mémoire : *Examen comparatif de la petite Vérole et de la Vaccine*, publié à Nantes en 1822.

Dans un *Rapport du Conseil de salubrité* de Paris, fait en 1822, à S. Exc. le Ministre de l'intérieur, on trouve que dans cette année, onze cent trente-six individus ont péri de la petite vérole dans la ville seulement ; tandis qu'en 1821, cent douze ont succombé, et en 1820, quarante-deux. « Cette effrayante augmentation, est-il dit, porte naturellement à penser que l'usage de la Vaccine a diminué dans la même proportion. Comment se fait-il que lorsqu'on était parvenu à l'extirpation presque complète de cette désastreuse maladie, que l'on néglige les moyens qui avaient pu produire un si heureux résultat ? Si cette négligence est l'ouvrage des parents, nous n'hésitons pas à penser qu'ils sont coupables, et que des lois spéciales devraient les punir... Nous osons croire que tous les amis de l'humanité redoubleront de zèle pour servir une pareille cause, et que le Gouvernement déploiera sa puissante intervention contre un fléau qui menace de nouveau de nous envahir ». Vingt ans avant ce rapport, c'est-à-dire en 1802, Paris avait perdu vingt mille enfants par cette horrible maladie. On peut avoir un aperçu des pertes de la Capitale et de quelques autres lieux, au moins pendant le XVIII.e siècle, dans le Chapitre II de notre *Traité*.

Lorsque je quittai Londres à la fin de juin 1803, à raison de la reprise des hostilités, Jenner me remit une note, avec prière de la publier à mon arrivée à Paris : c'était afin d'exprimer ses remercîments pour les lettres, ouvrages et diplomes qu'on lui avait adressés. Il s'excusait de n'avoir pu y répondre, ainsi qu'on l'a vu dans la première édition de cette Notice.

Quand il était défendu de communiquer, même par lettre, avec les Anglais, ou les pays occupés par leurs troupes, je continuais de correspondre avec Jenner : quelquefois c'était de Marseille par la Sicile, les côtes de Barbarie, ou par Gibraltar. Il y avait longtemps qu'on n'avait entendu parler de lui à Paris, lorsqu'en 1810 j'en donnai des nouvelles au Comité central de Vaccine. M.r le D.r Husson en fit publier un extrait dans les journaux, et annonça que je venais de lui envoyer, par Alger, un paquet renfermant des rapports dudit Comité.

La Société médicale de Londres, à laquelle j'ai l'honneur d'être associé depuis 1803, m'a fait adresser des détails sur la mort de Jenner : il fut frappé d'apoplexie le matin, à jeun, dans sa bibliothèque, et il succomba au bout de dix-sept heures. Le D.r Baron, qui jouissait depuis longtemps de sa confiance et de son amitié, arriva de Gloucester à Berkeley, quatre heures après l'accident, et lui donna tous ses soins. Il publiera bientôt la biographie de cet illustre médecin, et dans la suite, ceux de ses nombreux manuscrits qui en sont susceptibles; car la plupart ne sont point achevés. Son mémoire sur l'émigration des oiseaux est complet et remis à la Société royale qui, probablement, le publiera dans ses transactions. D'autres sont relatifs à la Physiologie, à la Pathologie, à la Géologie et à divers sujets d'histoire naturelle. Il y a aussi des observations très importantes sur la Vaccination. On peut regarder comme ses dernières pensées sur son immortelle découverte, ce qu'il a écrit à un ami avant de terminer son existence; en voici un fragment que je dois à

l'obligeance du D.r Baron, qui m'a aussi envoyé une mèche de cheveux, coupés par lui-même, sur la tête de notre ami commun, après sa mort :

« Mon opinion sur la Vaccination est absolument ce qu'elle était lorsque j'ai publié la découverte. Il ne s'est passé aucun événement qui ait pu l'affaiblir ou la fortifier ; car si les fautes dont vous parlez n'avaient pas été commises, la vérité de mes assertions concernant les circonstances qui les occasionnent, n'aurait pu être prouvée ». Il croyait que la vaccine pouvait conserver toutes ses propriétés après avoir passé par des millions d'individus, mais qu'il serait convenable, dans la suite, de recourir à la source originale, lorsqu'on en aurait la possibilité.

Quelques personnes m'ont demandé des lettres autographes de Jenner. M.r le Rédacteur général de la *Revue encyclopédique* a fait lithographier la signature seulement prise sur celle que j'avais prêtée à M.r le D.r Amédée Dupau, l'un de ses collaborateurs. Il l'a fait placer au bas du portrait de Jenner, dans cet excellent Recueil, cahier du mois de Janvier 1824.